

LISA KLEYPAS

La ronde
des
saisons

2. PARFUM D'AUTOMNE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer

Flammarion >
Québec

Couverture : Antoine Fortin
Intérieur : Facompo

Titre original : IT HAPPENED ONE AUTUMN
Éditeur original : Avon Books, une filiale de HarperCollins
Publishers, New York
© Lisa Kleypas, 2005
© Éditions J'ai lu, 2009, pour la traduction française
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024,
pour la présente édition

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-181-5
ISBN (PDF) : 978-2-89811-182-2
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-183-9

Dépôt légal : 2^e trimestre 2024

Imprimé au Canada
flammarionquebec.com

*À Christina Dodd,
ma sœur, amie et inspiratrice.*

*Affectueusement,
L. K.*

Prologue

Londres, 1843

Deux jeunes femmes se tenaient sur le seuil de la parfumerie, l'une tirant l'autre par le bras avec impatience.

— Devons-nous *vraiment* entrer là-dedans ? protesta la plus petite avec un accent américain prononcé. Je m'ennuie toujours à mourir dans ce genre d'endroit, Lillian ! Tu passes des heures à sentir des trucs...

— Dans ce cas, attends dans le fiacre avec la domestique.

— C'est encore plus ennuyeux ! En plus, je ne suis pas censée te laisser seule. Tu serais capable d'avoir des ennuis, sans moi.

Lillian éclata d'un rire sonore comme elles pénétraient dans la boutique.

— Ce n'est pas que tu veuilles m'éviter les ennuis, Daisy, mais plutôt que tu ne veux pas en rater une miette si cela se produit.

— Malheureusement, il n'y a rien à espérer de palpitant dans une parfumerie, répliqua Daisy d'un ton morose.

Un gloussement discret accueillit cette déclaration. Les deux jeunes filles se tournèrent d'un même mouvement vers le vieil homme à lunettes qui se

tenait derrière un long comptoir de chêne patiné par le temps.

— En êtes-vous certaine, mademoiselle ? demanda-t-il en souriant. Il y a des personnes pour qui le parfum relève de la magie. La fragrance d'une chose constitue son essence la plus pure. Et certaines senteurs peuvent réveiller le fantôme d'un amour passé ou d'un tendre souvenir.

— Le fantôme ? répéta Daisy, intriguée.

— Pas au sens littéral, intervint sa sœur avec impatience. Et ce n'est pas vraiment de la magie. Juste une combinaison de particules odorantes qui voyagent jusqu'aux récepteurs olfactifs de ton nez.

Phineas Nettle observa les deux jeunes filles avec intérêt. Aucune des deux n'était belle au sens classique du terme. Elles étaient néanmoins saisissantes, avec leur peau claire, leur chevelure d'un noir d'ébène, et ces traits bien dessinés qui semblaient être une caractéristique des jeunes Américaines.

D'un geste de la main, il désigna les étagères alignées sur l'un des murs.

— Je vous en prie, sentez-vous libres de regarder ma marchandise, mesdemoiselles...

— Bowman, répondit l'aînée de bonne grâce. Lillian et Daisy Bowman.

Elle jeta un coup d'œil à la femme blonde, luxueusement vêtue, dont il s'occupait à leur entrée. Il n'était visiblement pas libre pour le moment.

Tandis que la cliente hésitait entre différents flacons que M. Nettle avait disposés devant elle, les deux jeunes Américaines fureterent parmi les parfums, eaux de Cologne, crèmes, savons et autres produits de beauté. Il y avait là des huiles pour le bain dans des flacons de cristal, des pots d'onguents aux herbes et, dans de minuscules boîtes, des pastilles à la violette pour rafraîchir l'haleine. Des trésors s'alignaient sur les étagères inférieures, bougies

et encres parfumées, sachets de sels à la puissante odeur de clou de girofle, coupes de pots-pourris, jarres de pommades et de baumes divers. M. Nettle remarqua que, tandis que la plus jeune des filles, Daisy, considérait le tout avec un certain détachement, la plus âgée, Lillian, s'était arrêtée devant une rangée d'essences pures : rose, frangipanier, jasmin, bergamote... S'emparant d'un flacon de verre ambré après l'autre, elle l'ouvrait avec précaution et en inhalait le contenu d'un air appréciateur.

Son choix arrêté sur un parfum, la cliente blonde le régla et quitta la boutique. Une petite cloche tinta joyeusement à la fermeture de la porte.

Lillian, qui s'était retournée pour la suivre des yeux, murmura d'un air songeur :

— Je me demande pourquoi tant de femmes aux cheveux clairs sentent l'ambre...

— Tu veux dire, se parfument avec de l'ambre ? demanda Daisy.

— Non... leur peau elle-même. Elle a une odeur d'ambre, et quelquefois de miel.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? s'esclaffa Daisy, incrédule. Les gens ne sentent rien, sauf quand ils ont besoin de se laver, bien sûr.

Elles échangèrent un regard, apparemment aussi étonnées l'une que l'autre.

— Mais si, tout le monde a une odeur, insista Lillian. Ne me dis pas que tu ne l'as jamais remarqué ? Il y a des peaux qui sentent l'amande amère ou la violette, et d'autres...

— D'autres ont une odeur de prune, ou de sève, ou de foin coupé, renchérit M. Nettle.

Lillian lui adressa un sourire ravi.

— Oui, exactement !

Ôtant ses lunettes, M. Nettle entreprit de les nettoyer avec soin, tout en s'interrogeant. Était-ce possible ? Cette fille était-elle vraiment capable de

détecter l'odeur intrinsèque d'une personne ? Lui-même l'était, mais c'était un don rare, et il n'avait encore jamais rencontré de femme qui le possédât.

Après avoir sorti une feuille de papier pliée en quatre du sac en perles accroché à son poignet, Lillian Bowman s'approcha de lui.

— J'ai ici la formule d'un parfum, commença-t-elle en lui tendant le papier. Encore que je ne sois pas certaine que les proportions pour chaque ingrédient soient correctes. Vous serait-il possible de me le préparer ?

M. Nettle déplia le papier et parcourut la liste avec un léger haussement de sourcils.

— Une combinaison inhabituelle, mais très intéressante, commenta-t-il. Le résultat devrait être convaincant, je pense. Puis-je vous demander où vous avez obtenu cette formule, mademoiselle Bowman ?

— Je l'ai trouvée dans ma tête, répondit-elle avec un sourire ingénu qui adoucit ses traits. J'ai essayé de réunir ce que je pensais être compatible avec ma propre alchimie. Encore que, comme je l'ai dit, j'aie du mal à évaluer les proportions.

Baissant les yeux pour dissimuler son scepticisme, M. Nettle parcourut une nouvelle fois la formule. Il n'était pas rare qu'un client lui demande de préparer un parfum dans lequel prédominait la rose ou la lavande, mais jamais personne ne lui avait donné une liste comme celle-ci. Plus étonnant encore : bien qu'inhabituels, les ingrédients sélectionnés étaient néanmoins harmonieux. Mais, après tout, cette jeune femme était peut-être parvenue à cette combinaison par accident.

— Mademoiselle Bowman, commença-t-il, curieux d'évaluer l'étendue de ses capacités, me permettriez-vous de vous montrer quelques-uns de mes parfums ?

— Oui, bien sûr, répondit Lillian avec enthousiasme.

Tandis qu'elle se rapprochait du comptoir, M. Nettle s'empara d'une petite fiole de cristal contenant un liquide pâle.

— Que faites-vous ? s'enquit-elle comme il versait quelques gouttes de son contenu sur un mouchoir de batiste.

— On ne doit jamais respirer le parfum directement à la bouteille, expliqua-t-il en lui tendant le carré de tissu. Il faut d'abord l'aérer, laisser l'alcool s'évaporer, ainsi ne demeure que la véritable fragrance. Mademoiselle Bowman, quelles senteurs parvenez-vous à distinguer dans ce parfum ?

Séparer les différents ingrédients composant un parfum exigeait un effort énorme – quelquefois plusieurs heures –, même aux parfumeurs les plus expérimentés.

Pourtant, après avoir approché le mouchoir de ses narines, Lillian étonna M. Nettle en les identifiant sans hésitation, avec la finesse et la vivacité d'une pianiste travaillant ses gammes.

— Fleur d'oranger... néroli... ambre gris et... mousse ?

Elle s'interrompit, une lueur d'incertitude dans ses yeux d'un brun velouté.

— De la mousse ? Dans du parfum ?

M. Nettle la fixa sans chercher à dissimuler sa stupéfaction. La capacité à reconnaître les composants d'un parfum complexe était très limitée chez le commun des mortels, qui ne pouvait, dans le meilleur des cas, qu'identifier l'ingrédient dominant, comme la rose, le citron ou la menthe.

Une fois revenu de sa surprise, il acquiesça avec un léger sourire. Il mêlait souvent à ses parfums des notes particulières qui leur donnaient de la

profondeur et de la texture, mais personne n'avait jamais deviné lesquelles.

— La complexité, les surprises cachées ravissent les sens... Tenez, essayez celui-ci.

Il sortit un mouchoir propre, qu'il humecta d'un autre parfum.

Lillian s'acquitta de sa tâche avec la même aisance miraculeuse.

— Bergamote... tubéreuse... encens...

Elle hésita, inspira de nouveau, emplissant ses poumons de la riche fragrance. Puis esquissa un sourire émerveillé.

— ... et un soupçon de café !

— De *café* ? s'écria sa sœur, qui vint se pencher sur le flacon. Ça ne sent pas le café, là-dedans.

Lillian adressa à M. Nettle un regard interrogateur, et il confirma avec un sourire.

— C'est du café, en effet. Vous avez un don, mademoiselle Bowman, ajouta-t-il en secouant la tête ouvertement admiratif.

Lillian esquissa une grimace ironique et haussa les épaules.

— Un don qui ne me sert pas à grand-chose pour trouver un mari, j'en ai peur. C'est bien ma chance d'avoir un talent aussi inutile ! Mieux vaudrait que j'aie une jolie voix ou une beauté éclatante. Comme dit ma mère, il est inconvenant pour une dame d'aimer sentir les choses.

— Pas dans mon magasin, répliqua M. Nettle.

Ils s'engagèrent dans une discussion au sujet des arômes comme d'autres auraient parlé art au sortir d'un musée : les odeurs douces, troublantes de la forêt après la pluie ; les effluves maltés de la brise de mer ; le fumet à la fois capiteux et moisi de la truffe ; le mordant frais d'un ciel de neige.

Vite lassée, Daisy passa en revue les étagères de cosmétiques, ouvrit un bocal de poudre qui la fit

éternuer, puis choisit une boîte de pastilles, en sortit une et se mit à la croquer bruyamment.

Au fil de la conversation, M. Nettle apprit que le père des jeunes filles possédait une entreprise de parfums et de savons à New York. À l'occasion de visites dans les usines et les laboratoires, Lillian avait acquis une connaissance rudimentaire des arômes et de leurs associations. Elle avait même aidé à mettre au point le parfum de l'un des savons Bowman. Elle n'avait pratiquement pas eu de formation, mais M. Nettle la considérait comme un prodige. Malheureusement, du fait de son sexe, un tel talent resterait à jamais inexploité.

— Mademoiselle Bowman, je possède une essence que j'aimerais vous montrer. Si vous vouliez bien avoir la gentillesse d'attendre ici pendant que je vais la chercher dans mon arrière-boutique ?

Curieuse, Lillian hocha la tête. Lorsqu'il revint, M. Nettle avait à la main un coffret en pin. Sous le regard intéressé des deux sœurs, il souleva le couvercle, dévoilant un petit flacon dont le bouchon était scellé par de la cire. Cette demi-once de liquide quasiment incolore était l'essence la plus coûteuse que M. Nettle se fût jamais procurée.

Après avoir cassé la cire, il versa une précieuse goutte sur un mouchoir qu'il tendit à Lillian. Tout d'abord douce et légère, presque anodine, la fragrance acquit une volupté surprenante au fur et à mesure de son inhalation, et longtemps après la dissipation de l'impression initiale, des notes un peu sucrées subsistaient.

Lillian regarda le parfumeur avec perplexité.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une orchidée rare, qui ne diffuse son parfum que la nuit, répondit-il. Les pétales sont d'un blanc pur, et ils sont plus délicats encore que ceux du

jasmin. On ne peut pas obtenir cette essence en distillant les fleurs – elles sont trop fragiles.

— Enfleurage à froid, alors ? murmura Lillian.

L'enfleurage consistait à laisser macérer les précieux pétales dans un corps gras jusqu'à ce qu'il soit saturé de leur parfum. On utilisait ensuite un solvant à base d'alcool pour extraire l'essence pure – celle que l'on nomme « absolue ».

— Oui.

Elle inhala une autre bouffée de cette essence exquise.

— Et comment s'appelle cette orchidée ?

— La dame de la nuit.

— On dirait le titre de l'un de ces romans que notre mère nous interdit de lire, observa Daisy en pouffant de rire.

— Je suggérerais d'utiliser cette orchidée à la place de la lavande dans votre formule. Ce sera plus coûteux, bien sûr, mais, à mon avis, ce serait la note de fond parfaite, surtout si vous voulez de l'ambre comme fixatif.

— Combien cela coûterait-il en plus ? demanda Lillian, qui ouvrit de grands yeux quand il donna un chiffre. Bonté divine, c'est plus que son poids en or !

M. Nettle éleva ostensiblement le petit flacon vers la lumière. Le liquide étincela comme un diamant.

— La magie est coûteuse, je le crains.

Lillian se mit à rire, alors même qu'elle gardait les yeux rivés sur le flacon, fascinée.

— De la magie ! Vraiment ?

— Ce parfum aura des pouvoirs magiques, assura M. Nettle en lui souriant. En fait, j'ajouterai un ingrédient secret qui renforcera son effet.

Charmée, mais visiblement incrédule, Lillian convint avec M. Nettle de repasser un peu plus tard prendre sa préparation. Après avoir payé la boîte de pastilles de Daisy ainsi que le parfum promis,

les deux sœurs quittèrent la boutique. Il suffit à Lillian d'un seul regard à sa sœur pour deviner que l'imagination de celle-ci, toujours prompte à s'emballer, s'était déjà emparée des formules magiques et ingrédients secrets.

— Lillian... Tu me laisseras essayer un peu de ce parfum magique, n'est-ce pas ?

— Est-ce que je ne partage pas toujours ?

— Non.

Lillian afficha un grand sourire. Même si elles affectaient d'être rivales et se chamaillaient à l'occasion, chacune était pour l'autre l'alliée la plus fidèle et la meilleure des amies. Rares étaient les gens qui aimaient Lillian. En dehors de Daisy, qui adorait les chiens perdus les plus hideux, les enfants les plus insupportables et toutes les choses cassées ou mises au rebut.

En dépit de leur extrême complicité, elles demeuraient très différentes. Daisy était une idéaliste, une rêveuse, une créature fantasque sujette à des caprices enfantins, mais dotée d'une intelligence aiguë. Lillian possédait une langue acérée ; elle avait érigé une batterie de défenses entre le reste du monde et elle, cultivait cynisme et humour mordant. Elle était aussi d'une loyauté à toute épreuve à l'égard du petit cercle de ses proches, et notamment des « laissées-pour-compte » rencontrées lors de la dernière saison londonienne. Les deux sœurs ainsi qu'Annabelle Peyton et Évangeline Jenner s'étaient surnommées ainsi après avoir fait tapisserie côte à côte lors d'innombrables bals et soirées. Toutes quatre s'étaient juré de s'aider mutuellement à trouver un mari. Leurs efforts avaient abouti à l'union d'Annabelle avec M. Simon Hunt, deux mois auparavant. C'était au tour de Lillian, à présent. Mais, pour le moment, elles n'avaient pas encore choisi sur qui elles jetteraient leur dévolu,

et ne pouvaient donc mettre en œuvre un plan de conquête.

— Évidemment que je te laisserai essayer le parfum, promet Lillian. Mais Dieu seul sait ce que tu peux en attendre !

— Qu'un beau duc tombe fou amoureux de moi, naturellement.

— Tu n'as pas remarqué à quel point les aristocrates jeunes et séduisants étaient rares ? demanda Lillian, ironique. La plupart sont bêtes comme leurs pieds, séniles ou ont une tête à avoir un hameçon dans la bouche.

Daisy pouffa et glissa le bras autour de la taille de sa sœur.

— Les princes charmants sont là, assura-t-elle. Et nous allons les trouver.

— Comment peux-tu en être aussi certaine ?

Daisy lui adressa un sourire malicieux.

— Nous avons la magie de notre côté, ne l'oublie pas.

1

Stony Cross Park, Hampshire

— Les Bowman sont arrivés, annonça lady Olivia Shaw depuis le seuil du bureau.

Son frère aîné, Marcus, lord Westcliff, était assis derrière une pile de livres de comptes. Il leva la tête, les sourcils froncés au-dessus de ses yeux d'un noir profond.

— Gare à la pagaille, marmonna-t-il.

Olivia se mit à rire.

— Je suppose que tu fais allusion aux filles ? Elles ne sont pas aussi terribles que cela, tout de même ?

— Elles sont pires, répliqua Marcus, en fronçant les sourcils de plus belle quand il vit la grosse goutte d'encre que sa plume, momentanément délaissée, venait de laisser tomber sur une belle rangée de chiffres. Je n'ai encore jamais rencontré de jeunes filles plus mal élevées. Surtout l'aînée.

— Ce sont des Américaines, lui rappela Olivia. Il faut faire preuve d'un peu de tolérance, non ? On ne peut pas vraiment s'attendre qu'elles connaissent les plus infimes détails de nos innombrables règles de conduite en société...

— Je veux bien être tolérant envers les détails, coupa Marcus. Comme tu le sais, je ne suis pas du genre à critiquer l'angle que forme le petit doigt de

Mlle Bowman quand elle tient sa tasse de thé. Ce que je désapprouve, ce sont certains comportements qu'on jugerait répréhensibles dans n'importe quel endroit du monde civilisé.

Certains comportements ? Voilà qui devenait intéressant ! songea Olivia. Elle s'avança dans le bureau, une pièce qu'elle évitait habituellement, car elle ne lui rappelait que trop leur père décédé.

Le huitième comte de Westcliff n'avait pas laissé d'heureux souvenirs. C'était un homme froid et cruel, qui semblait absorber tout l'oxygène d'une pièce dès qu'il y pénétrait. Rien ni personne ne lui donnait jamais satisfaction. De ses trois enfants, seul Marcus avait presque réussi à se montrer à la hauteur de ses exigences, car en dépit des punitions innombrables, des ordres impossibles à satisfaire, des accusations injustes, il ne s'était jamais plaint.

Olivia et sa sœur, Aline, vouaient une admiration sans bornes à leur frère aîné, que son combat constant pour atteindre à l'excellence avait conduit à obtenir les meilleures notes à l'école, à battre tous les records dans les sports qu'il avait choisi de pratiquer, et à se juger bien plus durement que n'importe qui ne l'aurait fait à sa place.

Marcus était capable de chevaucher une journée entière, de danser le quadrille, d'expliquer une théorie mathématique, de panser une blessure et de réparer la roue d'une voiture. Mais aucune de ses innombrables aptitudes ne lui avait jamais valu un seul mot de louange de la part de leur père.

Avec le recul, Olivia se rendait compte que le but du comte était de supprimer toute trace de douceur ou de compassion chez son fils unique. Pendant quelque temps, il avait pu croire y être parvenu. Mais à sa mort, cinq ans auparavant, Marcus s'était révélé un homme très différent de ce qu'il aurait dû être. Olivia et Aline avaient découvert que leur frère

aîné n'était jamais trop occupé pour les écouter, et qu'elles pouvaient compter sur lui même pour les problèmes les plus insignifiants. Il se montrait compatissant, affectueux et compréhensif – un miracle, en vérité, quand on savait que jamais personne ne s'était comporté ainsi à son égard.

Cela dit, Marcus était aussi un peu autoritaire. Enfin... *très* autoritaire. Il ne se gênait pas pour manipuler les gens qu'il aimait afin de les contraindre à faire ce qu'il jugeait bon pour eux. Ce trait de caractère n'était pas l'un de ses plus charmants. Et si elle devait s'appesantir sur les défauts de Marcus, Olivia devait aussi admettre qu'il avait une confiance assez irritante en sa propre infailibilité.

Tout en lui adressant un sourire affectueux, elle se demanda comment elle pouvait l'adorer à ce point alors qu'il ressemblait tellement à leur père. Il possédait les mêmes traits accusés : le front haut et la grande bouche, la chevelure drue noir corbeau, le nez impérieux et le menton volontaire. L'ensemble était plus saisissant que séduisant... mais c'était un visage qui attirait aisément les regards féminins. À la différence de ceux de leur père, les yeux sombres et vifs de Marcus pétillaient souvent de rire, et l'éclat de son sourire, qui contrastait avec sa peau hâlée, avait quelque chose d'unique.

Comme Olivia s'approchait, il s'adossa à son fauteuil et croisa les mains sur son ventre plat. Le temps était particulièrement chaud, en cet après-midi de septembre, aussi avait-il enlevé sa veste et remonté ses manches, révélant ses avant-bras musclés. De taille moyenne, Marcus était exceptionnellement bien découplé, avec le physique athlétique d'un homme féru de sport.

Avide d'en savoir plus sur les comportements que son frère réprouvait chez cette jeune Américaine si mal élevée, Olivia s'appuya au bureau, face à lui.

— Je me demande ce que Mlle Bowman a fait pour t'offenser à ce point ? dit-elle d'un ton songeur. Dis-le-moi, Marcus. Sinon, je vais sûrement imaginer quelque chose de bien plus scandaleux que ce dont cette pauvre Mlle Bowman serait capable.

— « Cette pauvre Mlle Bowman » ? répéta Marcus en ricanant. Ne me pose pas de question, Olivia. Je n'ai pas le droit d'en parler.

Comme la plupart des hommes, Marcus ne semblait pas comprendre que *rien* n'attisait plus la curiosité d'une femme qu'un sujet dont on prétendait ne pas avoir le droit de parler.

— Explique-toi, Marcus, lui intima-t-elle. Ou je te ferai souffrir mille morts.

Il haussa un sourcil ironique.

— Les Bowman étant déjà arrivées, cette menace est redondante.

— Il faudra que je devine, alors. As-tu surpris Mlle Bowman avec quelqu'un ? Autorisait-elle un gentleman à l'embrasser... ou *pire* ?

— Aucun danger. Au premier regard, n'importe quel homme normal s'enfuirait en hurlant dans la direction opposée.

Olivia fronça les sourcils. Son frère se montrait un peu trop dur avec Lillian Bowman.

— C'est une très jolie fille, Marcus.

— Sa jolie façade ne suffit pas à compenser les défauts de son caractère.

— Qui sont ?

Marcus laissa échapper une espèce de reniflement, comme si les défauts de Mlle Bowman étaient si évidents qu'il n'était pas nécessaire de les énumérer.

— Elle est manipulatrice.

— Toi aussi, mon cher, murmura Olivia.

Il ignore sa remarque.

— Elle est autoritaire.

— Tu l'es aussi.
— Elle est arrogante.
— Tout comme toi, répliqua Olivia d'un ton jovial.

Marcus la foudroya du regard.

— Je pensais que nous discussions des défauts de Mlle Bowman, pas des miens.

— Mais vous semblez avoir tant de choses en commun ! protesta Olivia avec une innocence feinte. En ce qui concerne sa conduite inappropriée... Es-tu en train de dire que tu ne l'as *pas* surprise dans une situation compromettante ?

— Non, je n'ai pas dit cela. Seulement qu'elle n'était pas avec un gentleman.

— Marcus, je n'ai pas de temps à perdre, dit Olivia avec impatience. Je dois aller accueillir les Bowman – et toi aussi, du reste –, mais, avant de quitter ce bureau, j'exige que tu me racontes ce qu'elle a fait de scandaleux !

— C'est trop ridicule pour le rapporter.

— Montait-elle à cheval à califourchon, comme un homme ? Fumait-elle un cigare ? Nageait-elle nue dans un étang ?

— Pas tout à fait.

D'un air morose, Marcus souleva le stéréoscope posé à l'angle de son bureau – un cadeau d'anniversaire d'Aline, qui vivait à présent à New York avec son mari. Le stéréoscope, une invention toute nouvelle, donnait, grâce à l'observation de deux images simultanées, une sensation de relief saisissante. Les branches d'un arbre semblaient près de chatouiller le nez de l'observateur, et un gouffre dans la montagne béait avec un tel réalisme qu'on avait l'impression de risquer d'y tomber. Portant l'instrument à ses yeux, Marcus examina une vue avec une concentration excessive.

Olivia était prête à exploser lorsqu'il marmonna :

— J'ai vu Mlle Bowman en train de jouer au rounders en sous-vêtements.

Sa sœur le fixa, interdite.

— Au rounders ? Tu veux dire, ce jeu avec une balle en cuir et une espèce de bâton aplati ?

Marcus eut une grimace d'impatience.

— C'était lors de sa dernière visite ici. Mlle Bowman et sa sœur s'ébattaient avec leurs amies dans une prairie située au nord du domaine, et il se trouve que Simon Hunt et moi sommes passés par là. Toutes les quatre étaient en sous-vêtements – parce qu'il est difficile de jouer avec des jupes encombrantes, ont-elles prétendu. À mon avis, elles auraient saisi n'importe quel prétexte pour courir à moitié nues. Ces sœurs Bowman sont des hédonistes.

Olivia plaqua la main sur sa bouche pour étouffer, sans grand succès, un éclat de rire.

— Je n'arrive pas à croire que tu n'en aies jamais parlé !

— Si seulement j'avais pu l'oublier ! répliqua Marcus sombrement, en reposant le stéréoscope. Dieu sait comment je vais oser croiser le regard de Thomas Bowman, alors que le souvenir de sa fille dévêtue est encore frais dans ma mémoire.

Olivia contempla son frère avec amusement. Il ne lui avait pas échappé qu'il avait dit « sa fille » et non « ses filles », et qu'il était donc évident qu'il avait à peine remarqué la plus jeune. Lillian avait accaparé toute son attention.

Connaissant Marcus, Olivia se serait attendue qu'il trouve l'incident divertissant. Même s'il possédait un sens aigu de la morale, il n'avait absolument rien d'un pudibond, et ne manquait pas d'humour, loin de là.

Il n'avait certes jamais entretenu de maîtresse, mais Olivia avait eu vent de quelques liaisons discrètes. La rumeur voulait même que, sous son apparence sévère, le comte se montre plutôt audacieux dans une chambre à coucher. Mais, pour une raison inexplicable, il était troublé par cette Américaine hardie, mal dégrossie, dont la fortune était récente. Non sans pertinence, Olivia se demanda si l'attrance qu'éprouvait leur famille pour les Américains – après tout, Aline en avait épousé un, et elle-même venait juste de se marier avec Gideon Shaw, des Shaw de New York – affectait aussi Marcus.

— Elle devait être ravissante en sous-vêtements, non ? murmura-t-elle, l'air de ne pas y toucher.

— Si, répondit Marcus sans réfléchir, avant de faire la grimace. Enfin, *non* ! C'est-à-dire que je ne l'ai pas regardée assez longtemps pour évaluer ses charmes. Si toutefois elle en possède.

Olivia se mordit l'intérieur de la joue pour ne pas rire.

— Allons, Marcus... tu es un homme dans la force de l'âge, et tu n'as pas reluqué Mlle Bowman en culotte une petite seconde ?

— Je ne « reluque » pas, Olivia. Soit je regarde franchement, soit je m'abstiens.

Elle lui jeta un regard empreint de pitié.

— Eh bien, je suis affreusement désolée que tu aies eu à endurer une telle épreuve. Espérons simplement que Mlle Bowman restera vêtue de pied en cap en ta présence durant cette visite, afin d'éviter de heurter une fois encore ton extrême sensibilité.

Son ton moqueur lui valut un regard noir.

— J'en doute.

— De quoi ? Qu'elle restera vêtue de pied en cap ? Ou qu'elle heurtera ta sensibilité ?

— Ça suffit, Olivia, gronda-t-il, ce qui la fit glousser.

— Allez, viens, nous devons aller accueillir les Bowman.

— Je n'ai pas le temps. Tu les accueilleras, et tu inventeras une excuse pour expliquer mon absence.

Olivia ouvrit de grands yeux.

— Tu ne vas pas... Mais enfin, Marcus, tu dois être là ! Je ne me rappelle pas t'avoir jamais vu te montrer grossier.

— Pour l'amour du ciel, ils vont passer presque un mois ici ! J'aurai amplement l'occasion de me faire pardonner. Parler de cette fille m'a mis de très mauvaise humeur, et la simple pensée de me retrouver dans la même pièce qu'elle me fait grincer des dents.

Olivia secoua légèrement la tête, tout en le contemplant d'un air inquisiteur qu'il n'apprécia pas.

— Hum... Je t'ai déjà vu en présence de personnes que tu n'aimes pas, et tu réussis toujours à te montrer poli – surtout quand tu veux obtenir quelque chose d'elles. Mais, pour une raison ou une autre, Mlle Bowman t'exaspère à l'excès. J'ai ma petite idée sur cette raison.

— Vraiment ? rétorqua-t-il, une pointe de défi dans le regard.

— Il faut que j'y réfléchisse encore. Je te ferai savoir quand je serai parvenue à une conclusion définitive.

— Que Dieu me vienne en aide. À présent, va accueillir nos invités, Olivia !

— Pendant que tu te terres dans ce bureau tel un renard acculé par les chiens ?

Marcus se leva et lui fit signe de le précéder vers la porte.

— Je vais sortir par l'arrière de la maison, et faire une longue chevauchée.

— Combien de temps seras-tu absent ?

— Je serai de retour assez tôt pour me changer avant le dîner.

Olivia poussa un soupir agacé. Il s'agissait d'un grand dîner, prélude au premier jour officiel de la partie de campagne donnée à Stony Cross Park. La plupart des invités étaient déjà arrivés, et les quelques retardataires ne tarderaient pas.

— Tu as intérêt à ne pas être en retard, le prévint-elle. Quand j'ai accepté de jouer les hôtes pour toi, il n'était pas prévu que je me retrouve seule à veiller à tout.

— Je ne suis jamais en retard, répliqua Marcus d'une voix égale, avant de s'éloigner avec la célérité d'un homme qui vient d'échapper à la potence.